

maitresse qui passait pour la mienne. Je fus agréée et il fut convenu que je nourrirais les deux enfants en même temps. »

Ici, M. Morangis s'arrêta.

— Daguin, dit-il d'une voix altérée à son ami, voulez-vous continuer cette lecture à ma place ? Je suis fatigué.

En réalité, le vieux savant était tellement ému qu'il se sentait hors d'état d'aller plus loin.

Daguin fit ce que désirait son ami et poursuivit ainsi :

« Un jour cette enfant fut prise de convulsions, et, malgré tous mes soins, elle expira entre mes bras.

« J'en eus un grand chagrin, car vous savez, les nourrices s'attachent à leurs nourrissons presque autant qu'à leurs propres enfants ; j'aimais donc beaucoup la petite Lucie Morangis, moins pourtant que la fille de ma chère maitresse. Une autre préoccupation augmentait ma peine ; c'était la pensée qu'il m'allait falloir quitter cette maison confortable, où j'étais sûre, pendant un an ou deux, de pouvoir donner à la chère petite tous les soins que réclamait son âge.

« Une idée traversa mon cerveau ; je la repoussai d'abord, car elle était criminelle. Elle revint, prenant peu à peu plus de force dans mon esprit. Ma maitresse m'avait dit : Fais-en une fille de paysans. — Mais si je pouvais en faire la fille d'un bon et digne monsieur, comme celui chez lequel je me trouvais, cela ne valait-il pas mieux ? Le but de ma maitresse n'en serait pas moins atteint : sa fille serait en sûreté, et de plus la pauvre petite orpheline aurait une famille.

« Quand M. Morangis vint pour voir sa fille, le lendemain, il trouva, couchée dans le joli berceau garni de soie, la petite Henriette d'Albas, tandis que le corps déjà refroidi de sa propre fille gisait dans le berceau de la fille de la comtesse.

« Il ne s'aperçut de rien ; je ne sais si une mère eût été plus clairvoyante ; les enfants de quelques semaines, surtout quand ils dorment, se ressemblent un peu tous. D'ailleurs j'avais eu soin de fermer les rideaux, sous prétexte de ne pas troubler son sommeil.

« Je demurai donc, ainsi qu'Henriette d'Albas, élevée sous le nom de Lucie Morangis, dans la maison du savant, et j'y restai pendant dix ans. Ce fut un grand chagrin pour moi de me séparer de cette chère petite, mais M. Morangis quittait Nantes pour aller s'établir à Paris, il ne pouvait m'em-